

Les périodes subséquentes de l'histoire de la musique verront elles aussi des évocations de la guerre. Presque chacune d'elle mériterait qu'on s'y attarde, mais ce n'est pas là mon propos. Rappelons simplement *La Victoire de Wellington* ou *la Bataille de Vittoria* de Beethoven, le poème symphonique *La Bataille des Huns* de Franz Liszt, l'*Ouverture solennelle « 1812 »* de Tchaïkovski, la *Septième symphonie* de Chostakovitch, la *Sinfonia brevis de bello gallico* de Vincent d'Indy et, plus près de nous (pourquoi pas ?), le poème symphonique *Guernica* de Clermont Pépin.

Notes

(1) Jean-Jacques Rousseau, article « Sonate », *Dictionnaire de musique* (Paris : Duchesne, 1768). Cité par Françoise Escal, « Les Portraits dans quatre livres de clavecin de Couperin », *International Review of the Aesthetics and Sociology of Music*, XI, 1980.

(2) Françoise Escal, *Op. cit.*

(3) Référents : objets du monde extérieur, bruits. Signifiés : idées ou sentiments humains.

(4) Mentionnons également ses *Madrigali guerrieri ed amorosi*.

(5) Tuyaux disposés à l'horizontale, à l'extérieur du buffet de l'orgue, et dirigés vers la nef.

Éléments de petite histoire

Rencontre entre Busoni et Stravinski

Le compositeur suisse d'origine russo-allemande Wladimir Vogel (né en 1896), qui a été l'un des quelques élèves de composition de Busoni, a raconté comment s'est déroulée la seule et unique rencontre entre ce dernier et Stravinski, de même que les événements qui l'ont précédée¹. Ses propos peuvent être résumés de la façon suivante.

Busoni et Stravinski ont tous deux cherché refuge en Suisse pendant la Première Guerre mondiale, l'un à Zürich, l'autre à Morges, sur le lac Léman. Un jour, un disciple de Stravinski, qui se trouvait chez Busoni, rapporta que Stravinski ne comprenait pas comment un esprit aussi ouvert et progressiste que Busoni pouvait avoir pour Bach et pour Mozart autant d'admiration. Busoni répondit que, si un musicien aussi ouvert et progressiste que Stravinski connaissait vraiment ces compositeurs, il les apprécierait lui aussi.

Ce n'est qu'en août 1923, lors d'un concert organisé à Weimar par le Bauhaus et au programme duquel figuraient des œuvres de Busoni, de Hindemith, de Krenek et de Stravinski, que les deux compositeurs firent connaissance. Les premiers mots de Stravinski furent : « Maître, j'aime maintenant les classiques ! ». Ce à quoi Busoni répondit : « Là, nous sommes donc d'accord aujourd'hui ! » Au cours de la première partie du concert, Egon Petri (1881-1962), le plus grand élève de piano de Busoni, joua les *Cinq courtes pièces pour le développement du jeu polyphonique au piano*, BV 296 (1923), de son maître, une œuvre dans laquelle celui-ci a pleinement réalisé son idéal de *Junge Klassizität* (jeune, ou encore, nouveau classicisme). Pendant l'ovation qui suivit, Stravinski remit à Busoni un billet sur lequel il avait griffonné « Merci, Busoni ; Stravinski. » Busoni, pour sa part, fut ému aux larmes par l'*Histoire du Soldat*, donnée en deuxième partie. Après la représentation, il répéta plusieurs fois : « Il a réussi à écrire un opéra — sans chant ! »

Stravinski, dans ses mémoires a résumé ainsi les événements : « De mon court séjour dans cette ville, où le *Soldat* reçut un accueil très chaleureux de la part du public, je garde surtout le souvenir suivant. J'y fis la connaissance de Ferruccio Busoni que je n'avais jamais vu auparavant, mais qu'on m'avait toujours signalé comme un antagoniste irréconciliable de ma musique. Je fus donc très impressionné par la sincère émotion que je vis le gagner pendant l'exécution de mon œuvre et qu'il me confirma personnellement le soir même. Cette appréciation me toucha d'autant plus qu'elle venait d'un très grand musicien dont l'œuvre et la mentalité étaient foncièrement contraires à l'esprit de mon art. C'est la première et la dernière fois que je l'ai vu ; il est mort un an après². »

Notes

(1) Wladimir Vogel, « Eine Begegnung », in Ferruccio Busoni, *Wesen und Einheit der Musik*, éd. par Joachim Herrmann (Berlin-Halensee et Wunsiedel : Max Hesses Verlag, 1956), pp. 248-53.

(2) Igor Stravinski, *Chroniques de ma vie* (Paris : Denoël/Gonthier, 1962), p. 118.

Sourire en musique

Constatant qu'une jeune cantatrice chantait décidément trop bas le rôle de Sophie lors d'une répétition du *Chevalier à la rose*, Strauss lui demanda : « Donnez-nous donc votre *la*, mademoiselle, afin que nous puissions nous accorder¹. »

(1) Antoine Goléa, *Richard Strauss* (Paris : Flammarion, 1965), p. 260.